

A Iemberem, en Guinée-Bissau, l'émancipation des femmes est une question d'aménagement du territoire. Dieu a une place que personne ne conteste.

Les hommes ont la place que Dieu leur a donnée.

Et les femmes ont la place qu'elles peuvent se construire elles-mêmes

Par Pedro Rosa Mendes

Publié par le n° 170 d'Antipodes, le trimestriel d'ITECO

(http://www.iteco.be/rubrique.php3?id_rubrique=9).

Traduit du portugais par Antonio de la Fuente

A Iemberem, c'est l'heure d'Allah quand le muezzin donne l'ordre d'arrêter, de se recueillir et d'écouter. C'est ainsi que le jour commence. L'heure des turbans en feu, au contraire, arrive quand les femmes décident de s'asseoir, de parler et de rire. C'est ainsi que la nuit peut commencer, avec un *djumbai* traditionnel guinéen, une conversation en rond, à l'aise, sans agenda, un prétexte pour la rencontre, la joie de pouvoir discuter en groupe. Surprenante liberté que celle de ces femmes dans un milieu musulman. « Nous avons beaucoup réfléchi à cela, au changement de mentalités. Les personnes sont plus exigeantes » dit Nhô, Nhô, fondatrice et dirigeante de Raça Banana, une organisation de nonante-neuf femmes (et cinq hommes) créée au sud de Guinée-Bissau.

« J'ai six enfants, quatre filles et deux fils. Je n'ai jamais pensé voir cette transformation », voir des femmes prenant leur vie en main, en prenant la parole. « Les anciens disaient que leurs enfants n'allaient pas tellement souffrir et parlaient de développement social et économique. On ne voyait rien venir mais à la fin s'est devenu vrai ». Nhô-Nhô a eu le temps de le voir.

Le nom de Raça Banana est un vœu de vitalité : la bananier « ne meurt jamais » parce qu'à coté des grandes feuilles naissent des feuilles plus petites qui deviendront grandes le moment venu.

Dans ce village minuscule de la forêt de Cantanhez, l'organisation sociale et économique de toute la communauté a changé à partir d'une idée simple et subversive : chacun doit trouver sa place au quotidien. Dans des endroits comme Iemberem, l'émancipation des femmes est, au fond, une question d'aménagement du territoire. Dieu a une place que personne ne conteste. Les hommes ont la place que Dieu leur a donnée. Et les femmes ont la place qu'elles peuvent se construire elles-mêmes.

Iemberem est si petit que le centre du village n'a pas de rues qui se croisent, c'est à peine une ligne de passage. Le *djumbai* s'improvise au siège de Raça Banana, une maison d'hôtes spartiate au centre du village, à l'heure où la musique des cigales s'endort, le soir, lorsque la nuit laisse supposer que les rats, en bougeant quelque part, ont plus de griffes que de dents.

Dans la forêt de Cantanhez, les femmes ont des noms de chansons de charme : Umo, Aramata, Mariama, Néné, Nhô-Nhô, Adama, Côcô, Fanta... Une femme a appelé les autres et les turbans de feu arrivent et s'assoient avec leur couleurs magnifiques. Le feu flambe avec les multiples couleurs qui s'agitent toutes dans le *djumbai* de Raça Banana : des verts brillant de bleu, des rouges en braise, des fleurs avec des pétales de lune, des roses liquides comme le cobalt, quelques poupées rupestres, des oranges incendiées de soleil.

« L'association a provoqué un grand changement dans notre vie », explique Nhô-Nhô, qui, avant Raça Banana, avait déjà dirigé la structure locale de l'Union de femmes. « En premier lieu, nous avons gagné en capacité de participation. En plus, nous pouvons gagner de l'argent au sein de l'association presque au quotidien, tandis que toutes seules, à la maison, il n'y a pas moyen de se faire de l'argent, on ne fait qu'à manger et porter à manger au mari ». La structure actuelle de l'association, divisée en groupes d'intérêt économique leur permet, d'ailleurs, de gagner plus.

Mariama, fille de Nhô-Nhô, est un des turbans qui parle le plus clairement : « Raça Banana a surgi après les regroupements de travail collectif : nous nous entraïdons, en payant la main d'œuvre à un prix plus bas, en dessous du prix normal, à l'intérieur du groupe. Après l'expérience de l'entraide, les femmes ont décidé de mettre ensemble l'argent *cash* et le riz, mais au bout d'un an elles avaient beaucoup de riz et peu de *cash* ». Un conseiller colombien de l'Association des cultivateurs de fruits de Cubucaré est venu leur demander quelle était leur plus grande préoccupation. « C'était que les commerçants de la ville venaient vendre très cher ici ». Elles ont suivi la suggestion d'aller à Bissau avec l'argent pour le riz et, en évitant les intermédiaires qui augmentent toujours les prix, d'acheter les ustensiles qui manquaient à Iemberem, « des arrosoirs, des pots, des vêtements, des pioches, des casseroles » pour les vendre au village avec une petite marge bénéficiaire.

Le pas suivant, en 1992, fut de profiter d'une rencontre d'organisations à Bissau pour demander l'appui d'Action pour le développement, AD. « Nous avons demandé une machine pour peler le riz » se rappelle Mariama. C'était une machine insignifiante qui, placée au bon endroit, a provoqué une révolution. « Peler le riz était notre châtiment. C'était très fatigant. Chaque femme passait au moins cinq heures par jour à piler le riz, c'est le temps nécessaire pour piler le riz pour cinq personnes, et il y en a qui ont des familles plus grandes. La machine a libéré les femmes de ce fardeau et leur a permis de faire des activités pour lesquelles elles n'avaient pas le temps, comme le potager ou, simplement, l'éducation des enfants et la vie en couple. « Les maris aiment que les femmes aient plus de temps » remarque le coordinateur régional d'AD, Abubakar Serra. « Les mains de ma femme sont douces, dit un des maris d'Iemberem. C'est une dame, ma femme, elle n'a pas de durillons ».

La géographie d'Iemberem est facile à dessiner sur le sol avec un petit bout de bois. Une forêt dans des tons de poussière et de paille sèche, une constellation de petits carrés de zinc et d'étoiles de chaume, parcourue par des chemins étroits qui commencent et débouchent sur une rue unique.

Le village est constitué d'arbres et de maisons. Des maisons mal rangées entre les arbres, des arbres qui dorment et poussent entre les maisons. De temps en temps, des silhouettes humaines bougent entre l'ombre des arbres et l'ombre des toitures, comme si elles voulaient ventiler cette cartographie de la chaleur, comme si elles voulaient éclabousser la toile de leurs mouvements : des poules avec leur vol impuissant, des chiens au regard noir, des singes qui ignorent le vertige, un cycliste qui hésite, s'incline, s'arrête et se met à bavarder.

Au milieu de la rue et du village, deux points cardinaux se veillent l'un à l'autre : les prières de la petite mosquée d'Iemberem, on les entend sans encombre dans la maison d'hôtes de Raça Banana. Les réunions de Raça Banana ont lieu, disons, dans les barbes de la mosquée. Le seule rue du village est un arène, un fil délicat. Iemberem, une maison face à une autre, pas une maison à côté d'une autre. Porte avec porte, sans voiles, les yeux dans les yeux, sans voiles.

« Quand je suis arrivé ici dans les années quatre-vingt on ne voyait pas de réunions de femmes », se rappelle Abubakar Serra. « La lutte pour l'indépendance fut importante pour changer la mentalité des hommes mais ce fut l'associativisme qui a contribué davantage à l'émancipation des femmes. Ce fut un processus lent qui a commencé avec la sensibilisation dans certaines réunions jusqu'à arriver à ce qu'elles aient le courage de parler devant le groupe et devant leurs maris ». Abubakar Serra se trouve à Cantanhez depuis qu'il a aidé à fonder l'Association des cultivateurs de fruits de Cubucaré. « L'associativisme a provoqué aussi un changement au sein du milieu islamique, avant il y avait une résistance, même si pas tout à fait assumée, des hommes ».

L'organisation en groupes d'intérêt est devenue nécessaire après que des associés ont constaté qu'il y avait « une méfiance vis-à-vis de l'association », d'après Mariama. « Toujours, dans un grand groupe, il y a des gens qui travaillent plus ou moins. Des associées ne voyaient pas de raison de faire partie de Raça Banana. Maintenant, oui, parce qu'elles gagnent de l'argent en fonction de leur activité ». Raça Banana compte dix groupes d'intérêt : cuisine, presse à huile, pelage du riz, aviculture, production de savon, réceptionniste, hygiène, tissu, pain, couture.

Quiconque peut adhérer à Raça Banana mais c'est l'assemblée des associées qui décide du sort des candidatures. La plus vieille associée a 59 ans. La plus jeune, à peine 12, une gamine orpheline qui a hérité de la place de sa mère et « l'association l'a acceptée parce qu'elle peut aider à la corvée de l'eau ». Nhô-Nhô fait la remarque sur l'exercice constant de démocratie à Raça Banana. « Outre les assemblées, nous avons des réunions. Nous discutons des problèmes comme le fait le Conseil des ministres. Nous nous réunissons pour parler de ce que la direction fait et nos discussions peuvent être chaudes-chaudes. Jusqu'à vouloir remplacer une dirigeante ». Si la présidente de l'association fait une faute, elle est avertie et peut être démise de ses fonctions si elle ne change pas de cap. « Nous faisons cela entre les associées et la dirigeante, pas en public, à moins que la dirigeante n'abuse de son pouvoir et refuse d'écouter ». Il y a des règles claires de limitation du pouvoir parce que « si la présidente est de mauvaise foi, c'est toute la société qui va en pâtir ». Mutaro Galissa et les quatre autres associés masculins de Raça Banana -tous les cinq sont musulmans- sont rentrés uniquement parce que les femmes les ont invités. « Il y a des hommes bons à Iemberem mais avec ceux-la on s'entend bien ». Il y a des travaux à Raça Banana que « les femmes ne peuvent pas faire » et les hommes fonctionnent comme des conseillers de l'association « car ils savent mieux lire et écrire ». Enfin, à Iemberem, la vie s'organise autour d'une rue en commun. « Les hommes de l'association AJAI sont mariés avec les femmes de Raça Banana ».

Il y a des choses chez les hommes que, naturellement, les femmes vont mettre plus de temps à faire changer. Surtout l'idée que les hommes se font des femmes. « AJAI fonctionne mieux parce que parler avec les femmes est très difficile. Elles parlent beaucoup, 'faites ceci, faites cela', avec certaines il faut avoir beaucoup de patience. Même moi, je voulais partir de Raça Banana mais elles n'ont pas voulu », confesse Mutaro Galissa. Il y va doucement, néanmoins : « Nos femmes ont beaucoup évolué. Avant Raça Banana, il était difficile de s'asseoir avec une paysanne car elles avaient peur de parler au sein d'une communauté. Plus maintenant. Les associations ici, dans le Sud, ont beaucoup d'importance. Je le remarque même dans la vie des familles ».

Dans des villages comme Iemberem ou Cabedú, qui ont des traditions sociales et religieuses qui pourraient rendre difficile l'innovation et le changement, le dynamisme associatif va plus loin que dans d'autres régions du pays, plus ouvertes à l'influence extérieure d'un point de vue

géographique et culturel. Mutato Galissa explique ainsi ce paradoxe : « La lutte de libération a commencé dans ces forêts et beaucoup parmi nous, nous avons participé à cette lutte. Moi, je suis un combattant pour la liberté de la patrie. Avant l'Indépendance nous vivions déjà dans une zone libérée ». C'est ainsi, d'ailleurs, que Mutaro Galissa fut recruté de force par le Parti africain pour l'indépendance de Guinée et du Cap-Vert, PAIGC, en 1970, dans la région de Cacine.

« Nous étions habitués à débattre, ici, à poser des questions, à organiser la vie de manière collective ». Les forêts de Cantanhez et de Boé cachent une tradition de participation que tout oppose à la culture du pouvoir centralisateur et autocratique promue par le régime colonial portugais dans d'autres régions de la Guinée. Les règlements du général-gouverneur António Spínola ont été la dernière expression de cette politique. Dans le Nord et dans l'Est, Spínola a favorisé la perpétuation de la hiérarchie, en pariant sur des chefs forts, tandis que dans les zones en conflit c'est le contraire qui s'est produit, le PAIGC a essayé de répartir le pouvoir dans le plus grand nombre de personnes possible », ajoute le fondateur d'Action pour le développement, AD, Carlos Schwarz. « Dans le Sud, la force des hommes mettait des limites. Ils allaient surveiller l'alphabétisation, mais pas beaucoup plus parce qu'ils ne pouvaient rien empêcher ».

« L'évolution de l'islamisme en ce qui concerne le rôle de la femme avait déjà commencé du temps de la lutte ». Cela dit, les héritages ont leur poids, à Iemberem on découvre la floraison d'oasis légers dans des contextes qui pourraient être plus fermés. Raça Banana est faite de femmes qui ont cette légèreté intransigeante. Quand Nino est venu ici, raconte Nhô-Nhô, « nous avons discuté et nous lui avons demandé la construction d'une route et d'un hôpital. Je lui ai aussi dit qu'il allait dormir ici, à Raça Banana, et non où c'était prévu, plus bas, dans la maison d'Action pour le développement. Il est resté deux jours ». Ce fut la dernière visite du Président João Bernardo Vieira, « Nino », dans le sud du pays.

Il ne sont pas nombreux les gens qui par le monde parlent ainsi à leur dictateur, mais Nhô-Nhô a beaucoup de petits enfants et très peu peur. « Je n'ai pas peur de personne parce que je dis la vérité. Je peux mourir. Mais personne ne peut me tuer sans l'aide de Dieu et j'ai uniquement peur de Dieu. J'ai entendu dire souvent qu'on voulait me faire du mal. Finalement, rien ne m'est arrivé ».

« Quand on parle de développement, on parle des femmes », explique Carlos Schwarz. Ce sont elles qui encaissent. « *Voluntari ka nada, resistencia ki i tudo*, le volontarisme vaut peu de chose, c'est la résistance qui compte ». Nhô-Nhô est un surnom. « Et il veut dire « crasse ». Ce n'est pas une insulte, c'est un écu de protection contre le mauvais œil. « On me l'a donné après une deuxième fausse couche consécutive. Pour que personne ne fasse attention à moi. Personne ne regarde les crasses ».

Dans la forêt de Cantanhez, les femmes ont des noms de chansons de charme : Umo, Aramata, Mariama, Nhô-Nhô, Adama, Côcô, Fanta....